

# Marquer la ville

## Signes, empreintes et traces du pouvoir dans les espaces urbains (XIII<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)

*Programme provisoire*

*Colloque international (Rome, 10, 11 et 12 décembre 2009)*

Ce colloque s'inscrit dans le cadre général du programme de recherche « Les vecteurs de l'idéal. Le pouvoir symbolique entre Moyen Âge et Renaissance, v. 1300-v.1640 » (LAMOP CNRS-Université Paris 1, CESR CNRS-Université de Tours, GAHOM CNRS-EHESS, CRM CNRS-Université Paris 4, École française de Rome). Il a pour ambition de proposer un premier cadre de réflexion et d'expérimentation pour une histoire comparée du pouvoir symbolique dans les cités italiennes et les villes des monarchies occidentales, et ce sur l'ensemble de l'axe chronologique défini par le programme.

En portant l'attention sur l'histoire des villes considérées dans leur cadre matériel et social — s'attachant non seulement aux formes urbaines, mais aux pratiques sociales qui trament le sens des lieux — on vise au fond un triple objectif, caractéristique de l'ensemble du programme. Il s'agit d'abord de faciliter le comparatisme (puisque au delà de la diversité des définitions institutionnelles des régimes politiques en Europe, les sociétés urbaines partagent de nombreux traits structurels communs). Il s'agit ensuite de justifier la prééminence italienne, tant il paraît évident que les politiques urbaines y ont précocement atteint un niveau remarquable de technicité et d'efficacité. Il s'agit enfin d'aborder l'ensemble du système de communication médiéval et moderne et tenter ainsi de **croiser l'histoire des espaces urbains avec celle de la communication politique**.

Ainsi peut-on espérer définir une rhétorique de la puissance à partir du marquage de la ville par les pouvoirs urbains, et tenter d'y mesurer les parts respectives de la communication, de la persuasion, de l'intimidation ou de la propagande — que celle-ci soit « implicite » ou « explicite ». Il s'agit donc, concrètement, d'inviter d'abord à une **histoire matérielle du marquage urbain**, en ne présumant pas de la nature institutionnelle du pouvoir qui s'y exprime (impérial, royal, princier, seigneurial, communal, ecclésial...) mais en partant simplement d'une phénoménologie : qu'est-ce qui, en ville, parle du pouvoir ? Et de quel pouvoir ? Cette sémiologie politique des espaces urbains doit pouvoir se lire à **différentes échelles** : des signes les plus discrets (enseignes, blasons, bornes) aux empreintes les plus massives (manifestations architecturales de l'autorité). L'histoire du marquage urbain doit également être attentive aux parcours, aux rituels et aux itinéraires qui relient et hiérarchisent les différents signes du pouvoir : cette mise en mouvement est également une forme dynamique de la construction du sens, par la mise en place de configurations spatiales.

Mais si l'on doit varier les échelles, il faut également pouvoir reconnaître les **différentes intensités** du signal : décrire les effets massifs de sens (l'ombre portée d'une tour sur un quartier, ou du château sur la ville toute entière) qui peuvent entraîner des conflits majeurs dans l'occupation de l'espace, mais aussi les éléments tenus d'une « guérilla sémiologique » plus diffuse et à bas bruit (les marques gravées ou griffées sur la pierre, l'écrit éphémère ou les images peintes, voire le paysage sonore) qui participent aussi de la dispute des lieux.

On tentera en particulier d'y mesurer la part respective de **la dispersion et de la capitalisation** des signes du pouvoir. Car si l'on peut être tenté d'opposer des villes françaises où s'exprime de manière univoque le discours du pouvoir central (ou de ce « système social » qui se constitue autour de l'alliance entre le pouvoir royal et le patriciat urbain) à des villes italiennes caractérisées par le polycentrisme, la concurrence des pouvoirs et la pluralité des investissements urbains, l'inverse peut être également vrai. Que l'on songe par exemple à la

« guerre des signes » que se livrent les différents pouvoirs laïcs ou ecclésiastiques dans la ville de Paris, ou à l'inverse, à l'unification symbolique de l'espace vénitien unanimement soumis au marquage du lion de Saint Marc.

Il ne s'agit pas toutefois de réduire le sujet à cette histoire matérielle du marquage urbain : il existe en effet bien des manières de **marquer la ville de manière immatérielle, mais efficace et durable**. On pense avant tout à cette forme de marquage énonciatif (ou de « signature ») qu'est la **nomination** : donner des noms aux lieux, qualifier la ville — dans son entier ou par parties — c'est déjà opérer une transformation des espaces et de leurs usages. De la stigmatisation de certains lieux et quartiers à leur « requalification » éventuelle (deux termes qui, de manière significative, sont utilisés par les urbanistes aujourd'hui pour désigner une opération qui est à la fois énonciative et architecturale), il existe toute une gamme de pratiques sociales proprement performatives, pour lesquelles dire la ville c'est d'une certaine manière la faire.

D'autres formes immatérielles du marquage urbain sont également à considérer : il est possible, par exemple, de faire une description des différents territoires de la ville à partir de la **gestualité** qu'ils encouragent ou qu'ils prohibent. Les statuts urbains sont souvent très précis sur la discipline des corps qu'entraîne par exemple la définition d'un espace public. Dans leurs gestes quotidiens, mais aussi dans leurs parcours (ce que Michel de Certeau appelait justement des « énonciations piétonnières »), les citadins marquent la ville qu'ils habitent et dont ils usent. Mais ils reçoivent aussi — et produisent parfois — d'autres formes de marquage urbain, à commencer par celles qui résultent de la **mise en son** des espaces de la ville. Il ne s'agit pas seulement ici de réintégrer la musique dans le système de communication médiéval à la place qui lui revient (c'est-à-dire l'une des toutes premières), mais bien d'envisager toutes les pratiques sonores (des cloches aux cris) qui participent à la délimitation des espaces urbains, mais aussi à la définition d'un temps propre de la ville.

Car marquer la ville, c'est aussi rythmer son temps. De ce point de vue, le programme devrait pouvoir Enfin, on devrait également être attentif au **travail de la durée** qui atténue ou accentue le marquage, l'efface ou le réactive, le surcharge de connotations supplémentaires ou opère une resémantisation complète. Le marquage peut survivre au pouvoir qui l'a fait naître : telle est l'une des spécificités de l'espace urbain qui laisse toujours coexister différents fragments de temporalité, les formes y survivant généralement à leurs fonctions. Dès lors, la marque (ou l'empreinte) devient une trace. Et celle-ci demeure disponible à d'autres affectations, à d'autres interprétations, à d'autres investissements politiques et sociaux.

## **Organisation des séances**

### **Première demi-journée : *L'empreinte du pouvoir sur la ville***

Signes, enseignes, marques, traces, signatures : du plus massif au plus discret, de l'ombre du château sur la ville à la répétition des emblèmes, il s'agirait ici de dresser une première typologie du marquage urbain et d'identifier les principaux vecteurs du pouvoir de l'idéal en tentant d'y décliner une première grammaire symbolique (intensité, concentration...).

### **Deuxième demi-journée : *Tracer, parcourir***

À partir de l'analyse spatiale des rituels civiques et des liturgies, mais aussi des itinéraires occasionnels ou quotidiens, festifs ou routiniers, on tentera d'observer la dynamique d'une ville marquée par les mouvements de ceux qui l'habitent et qui relient entre eux les différents lieux de pouvoir en des configurations changeantes. Au-delà de la question des itinéraires, c'est à l'ensemble de la gestualité que l'on tentera de s'attacher, notamment pour tracer les frontières invisibles, potentiellement conflictuelles (que l'on songe par exemple à l'expression urbaine des conflits confessionnels dans les villes de la première modernité).

**Troisième demi-journée : *Mémoires des traces, durée de la ville***

Le devenir de certains équipements urbains (par exemple le tracé d'une ancienne enceinte débordée par l'urbanisation, ou une place délaissée par une nouvelle polarisation de l'espace, mais aussi des vestiges plus anciens que l'on tente de patrimonialiser) permet de saisir la manière dont les formes de la ville, lorsqu'elles deviennent des traces, sont constamment remployées, c'est-à-dire le plus souvent réaffectées à de nouveaux usages.

**Quatrième demi-journée : *Cris, bruits, musiques et rythmes de la ville***

On tentera ici d'envisager la mise en son de la ville — par les cris et par les cloches, par la musique de la fête comme par celle des liturgies ou des cérémonies du pouvoir — comme un marquage urbain, imposant des territorialités propres et, peut-être, des modes d'habiter spécifiques. La question de la contestation de cet ordre sonore (par la dissonance carnavalesque, par exemple) pourra également se poser.

**Cinquième demi-journée : *Concordes urbaines : la ville comme une marque***

Elle achèvera un parcours qui aura mené du plus matériel au plus idéal par une saisie globale de la ville dans son unité (la question de la concorde urbaine, telle qu'elle peut se donner à voir du point de vue architectural dans les grands programmes de rénovation urbaine, ou du point de vue de la philosophie politique dans la projection des villes idéales) et dans sa capacité à imposer son image très au-delà de ses remparts. En ce sens, la ville peut également être une marque, qui trouve à s'exporter.

## PROGRAMME PROVISOIRE

**Introduction générale :** Patrick Boucheron (Université de Paris 1)

### **Première demi-journée :** *L’empreinte du pouvoir sur la ville*

ANDREA ZORZI (Università di Firenze), « Le mani sulla città? Gli arroccamenti signorili »

GIOVANNI CICCAGLIONI (Scuola Normale Superiore di Pisa), « L'Augusta di Lucca »

NADIA COVINI (Università di Milano), « I castelli nelle città signorili padane »

ALAIN SALAMAGNE (Université de Tours), « Architecture castrale et signes du pouvoir en France depuis 1400 » (*titre à préciser*)

MARCO FOLIN (Université de Gènes), « Quartieri nobiliari in Italia fra tardo medioevo e prima età moderna »

FREDERIQUE LEMERLE (Université de Tours), « L'émergence de l'hôtel particulier à Paris. Entre ostentation et intimité »

### **Deuxième demi-journée :** *Tracer, parcourir*

DOMINIQUE IOGNA-PRAT (CNRS, LAMOP), « L'Église et le marquage de l'espace public »

JEAN-CLAUDE SCHMITT (EHESS) : « La *Porta romana* à Milan ».

YVES PAUWELS (Université de Tours), « Le thème de l'arc de triomphe dans l'architecture urbaine à la Renaissance, entre pouvoir politique et pouvoir religieux »

ANA ISABEL CARRASCO MANCHADO (Université Complutense, Madrid), « Les entrées royales en Castille »

LUCIA NUTI (Université de Pise), « I percorsi dove fanno “passaggio i principi e personaggi grandi” : dai trattati agli ingressi trionfali »

ELISABETH-CROUZET-PAVAN (Université de Paris 4), « Des traces invisibles : quand les sources parlent des pas et des mouvements dans la ville (Italie. Fin du Moyen Âge) »

Laura GAFFURI (Université de Turin) et Paolo COZZO (Université de Turin), « Linguaggi religiosi e rimodulazioni di sovranità in uno spazio urbano : Torino fra XV- XVII secolo »

### **Troisième demi-journée :** *Mémoires des traces, durée de la ville*

JEAN-BAPTISTE DELZANT (Université de Paris 4), « Relire et interpréter la ville. Les stratégies d'insertion du pouvoir seigneurial urbain dans l'espace civique (Italie centrale, XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) »

CAROLINE CALLARD (Université de Paris 4), « L'espace florentin et ses fantômes : statues parlantes et autres figures urbaines du refoulement »

JEAN-PHILIPPE GENET (Université de Paris 1), « Londres et sa configuration monumentale »

QUITERIE CAZES (Université de Paris 1), « Analyse parcellaire et lieux de pouvoir à Toulouse, France, XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle »

EMMANUEL DE CROUY-CHANEL (Université d'Amiens), « La ville et l'ombre de la guerre : le cas d'Amiens ».

#### **Quatrième demi-journée : *Cris, bruits, musiques et rythmes de la ville***

NICOLAS OFFENSTADT (Université de Paris 1, LAMOP), « Cris et crieurs dans la ville : le cas de Laon à la fin du Moyen Âge »

INGA GROOTE (Université de Munich), « L'académie et la ville : représentation musicale entre public et privé »

PHILIPPE CANGUILHEM (Université Toulouse II-Le Mirail), « *Des canti carnascialeschi aux mascherate* : une histoire de la conquête musicale des rues de Florence par la cour de Cosme 1<sup>er</sup> de Médicis (1540-1570) »

CAMILLA CAVICCHI (Université de Tours), « Flûtes, tambours, bombardes et sacqueboutes: le son des armes entre ordre et désordre »

#### **Cinquième demi-journée : *Concordes urbaines : la ville comme une marque***

ELODIE LECUPPRE-DESJARDIN (Université de Lille), « Une réalité urbaine sublimée : la ville du prince dans le frontispice des *Chroniques et Conquestes de Charlemagne* de David Aubert (v. 1460) ».

THIERRY DUTOUR (Université de Paris 4), « Les génies invisibles de la Cité. Recherche sur les mots et les lieux symboliques et matériels de la participation à la vie publique dans les villes de la France du Nord à la fin du Moyen Âge (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles) »

GRAEME SMALL (Université de Glasgow), « Architecture and the projection of power in the cities of the Burgundian Netherlands »

GRANTLEY MC DONALD (Université de Melbourne) « Laurentius Corvinus and the redefinition of Breslau as a Lutheran city »

**Conclusion générale :** JEAN-CLAUDE MAIRE-VIGUEUR (Université Roma Tre)